

Nadine Heftler, *Si tu t'en sors... : Auschwitz, 1944-1945*¹

Par Laurence Krongelb, professeure d'histoire²

Préface

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

Le livre est un récit, écrit en 1946, peu après le retour de déportation de Nadine Heftler, alors qu'elle n'a pas encore 18 ans (née en 1928). La langue est celle des années quarante. En effet, le récit a été publié tel quel, exception faite, des minuscules corrections orthographiques et syntaxiques.

Ce livre n'a été publié qu'en 1992 et selon Pierre Vidal-Naquet qui l'a préfacé, il faut considérer ce livre « d'abord comme un document, comme un fossile qui réapparaît après un enfouissement de plusieurs décennies ».

Préface

QUELLES SONT LES RAISONS QUI ONT PORTÉ NADINE HEFTLER À ÉCRIRE CE LIVRE ?

Nadine Heftler se fait un devoir d'écrire "son" histoire, mais aussi celle de son père et celle de sa mère pour que le "monde" sache ce que ses parents ont souffert, pour être sûre de conserver intact dans sa mémoire cette période de sa vie, pour porter témoignage sur les horreurs des camps nazis et surtout pour que les « Français gardent une haine féroce contre les Allemands » (NB Ce récit a été écrit en 1946).

PRÉSENTATION BIOGRAPHIQUE

Nadine Heftler donne peu d'informations sur ses origines.

Née le 22 juillet 1928 à Paris, Nadine est la fille unique de Gaston (né le 25 janvier 1891) et d'Hélène (née le 6 juillet 1900).

Socialement, la famille Heftler appartient à la bourgeoisie. C'est une famille juive par ses ascendants et parfaitement intégrée à la société française.

Dans le foyer familial on ne pratique pas. Le judaïsme est une « religion qu'elle ne connaît pas ». Son père a même été baptisé.

¹ HEFTLER (Nadine), *Si tu t'en sors... : Auschwitz, 1944-1945*, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, éd. La Découverte-témoins, 1992, 189 p.

² Laurence Krongelb est professeure d'histoire, membre de la commission mixte "témoins-professeur-e-s" du Cercle d'Étude de la Déportation et de la Shoah. Notons que dans le cadre d'une réflexion sur le travail concentrationnaire, Laurence Krongelb a déjà réalisé une fiche de lecture sur cet ouvrage publiée in *Petit Cahier*, N°28, « Le travail concentrationnaire (1) », Janvier 2007, p. 101-104.

- p. 14. De son père, on sait qu'il était pilote de chasse pendant la Grande Guerre et qu'il a été décoré de la Croix de Guerre.
- p. 29. Dans le civil, il était Directeur régional de la compagnie Singer à Strasbourg (société célèbre pour ses machines à coudre), pour l'Alsace. Nadine le dit intelligent, courageux, vouant une haine sacrée aux Allemands.
- p. 30. Il est sélectionné pour la chambre à gaz dès son arrivée à Auschwitz.
- p. 14. De sa mère, femme au foyer, Nadine trace le portrait d'une personne au courage et à la fierté admirables. Les pages qui lui sont consacrées au cours du récit, nous permettent par la suite de mieux la connaître.
- p. 09. On apprend aussi que la famille s'est repliée à Lyon et qu'elle partage un appartement, Rue Saint-Polycarpe avec la grand-mère, « s'étant cassée le col du fémur ».

**ITINÉRAIRE DE NADINE HEFTLER :
DE L'ARRESTATION À LA LIBÉRATION, MAI 1944-MAI 1945**

-
- **Lyon**
13 MAI 1944 : ARRESTATION
- p. 11. • appartement, rue Saint-Polycarpe
- p. 12. • Gestapo pour interrogatoire
- p. 15. • Fort Montluc, internement pendant 6
jours
- p. 20-22. • **Drancy**
• Du 19 au 30 mai
- p. 22-28. • **Le transport** (p. 22-28).
• convoi n°75 du 30 mai 1944
• arrivée : 2 juin, à l'aube à Birkenau
- p. 28-31. BIRKENAU
• **La quarantaine** : début juin – mi-août
1944
• **Lager B**, camp de travail : les
Kommandos
• l'*Außenkommando*, le commando des
champs,
• *Krätzeblock* (*Block* de la gale, 8 jours
en septembre),
• affectée à la construction d'une route,

- *Kommando* de Rajsko (15 jours de suite en novembre, commando de jardinage, p. 92),
- *Block* d'enfants.

- AUSCHWITZ
- p. 132-139. • l'"Union", usine de munitions du 27 décembre 1944 au 18 janvier 1945 (évacuation du camp).
- p. 140-158. • **Marche de la mort**
 • à pied et par train dans des wagons découverts
 • destination Ravensbrück
- RAVENSBRÜCK
- p. 159-169. • arrivée le 24 janvier 1945
 • affectée jusqu'au 10 février environ à Uckermark, camp annexe situé à peu près à 1 km du camp principal.
- MALCHOW
- p. 170-181. • de Ravensbrück à Malchow (90 km, parcourus en train, dans un vrai wagon de voyageurs de 3^e classe... « six par compartiment et pas un seul SS en vue »).
 • de fin février au 1^{er} mai
- p. 181-186. • **Marche de la mort**
 • évacuation du camp
 • à nouveau sur les routes, destination Lübeck, à 100 km de Malchow
- p. 186. 2 MAI 1945 : LIBÉRATION PAR LES AMÉRICAINS

DE L'ARRESTATION À L'ARRIVÉE À BIRKENAU

- p. 09. Nadine et ses parents (la grand-mère n'est pas emmenée) sont
- p. 10. **arrêtés** par les Allemands (trois agents de la **Gestapo**) dans leur APPARTEMENT rue Saint-Polycarpe à Lyon.
- p. 13. Ils ont été **dénoncés** par l'infirmière qui soignait la grand-mère.
- p. 12. Ils sont conduits au SIÈGE DE LA GESTAPO, avenue Berthelot, pour y subir un **interrogatoire**.
- p. 15. Puis vers 14 heures, ils sont transférés au FORT MONTLUC, ancienne prison militaire où ils restent six jours.
- Au siège de la Gestapo, le père de Nadine a subi un interrogatoire musclé, manifestement pour lui faire avouer qu'il est juif. En tout état de cause, c'est comme tel qu'il sera envoyé lui et sa famille à Drancy.
- p. 12. « le colosse se jette sur lui, l'empoigne... lui déchire sa chemise... le flanque contre le mur et lui donne une telle gifle... »

p. 12. En Outre, les Hefler sont dépossédés de leur argent et de leurs bijoux.

Au Fort Montluc, ils ne sont pas mieux traités que des criminels. Hommes et femmes sont séparé-e-s, les juifs des autres. Fouillés, ils sont dépouillés de leurs biens pour ceux qui ne l'ont pas encore été.

p. 16. Ils sont ensuite enfermés à six personnes dans des cellules d'1 m. 50 de côté avec pour tout mobilier, trois paillasses par terre et un seau de toilette. L'emploi du temps est organisé de façon très précise comme il le serait dans n'importe quelle prison.

Ainsi :

- **Le matin**
- p. 16. • distribution « d'une gamelle d'*Erstaz* de café noir pour 2 personnes froid et sans sucre »
- balayer la cellule
- « enlever poussière et paille... nombreux cadavres de punaises »
- toilette
- « au lavabo... ni savon, ni serviette »
- Distribution en **milieu de matinée** d'un « demi-pain et d'un minuscule morceau de fromage »
- **A midi et à six heures** : « une gamelle de soupe... servie sans cuillère... paraît immangeable ».
- p. 17. • et **tous les deux jours** seulement, la promenade, « en rang, les mains derrière le dos, en faisant plusieurs fois le tour de la cour... jamais plus de dix minutes ».
- p. 20. • **Transfert de Lyon à Paris**
Dans des wagons de troisième classe, plombés, surveillés par les Allemands.

DRANCY : DU 19 AU 30 MAI 1944

p. 20. Description « sans intérêt » nous dit Nadine. Les Allemands « avaient tout fait pour nous rendre la vie la plus agréable possible ! Il fallait bien que les Français habitant autour du camp puissent dire à quel point les « Allemands sont "*korrecks*" ».

p. 22 -28. LE VOYAGE

Préface

- Convoi n°75 du 30 mai 1944
- Destination : Auschwitz
- Composé de :
534 hommes
470 femmes
104 enfants (- de 18 ans)

1108
- Durée : 3 jours
- p. 23. • Enfermés dans le train de marchandises, prévus pour « 40 hommes et 8 chevaux en long »
- p. 28. • Arrivée le 2 juin, à l'aube, à Birkenau

- Les conditions du voyage sont épouvantables :
Entassement des hommes et des bagages mêlés, grands paniers pourris, odeurs nauséabondes, chaleur accablante, faim, soif, courbatures à force de rester debout, manque d'air, absence d'intimité pour soulager ses besoins naturels, disputes.

L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

BIRKENAU : 1^{ère} JOURNÉE AU CAMP

- p. 28. Le convoi arrive à Birkenau, le 2 juin 1944 à l'aube. Après être restés enfermés plusieurs jours durant dans les wagons, le "premier"
- p. 29. **contact** avec le sol de Birkenau est **brutal** : violence des mots « *Alles raus* » ; violence des coups : « les coups qui pleuvaient de toutes parts » ; les effets personnels sont arrachés à leur propriétaire et jetés à terre.
- Et puis le rituel immuable à broyer les hommes les emporte :
- p. 29. • **Séparation des hommes et des femmes regroupées avec les enfants**
C'est là que pour la dernière fois, Nadine verra son père. C'est ici qu'espérant la retrouver "après" en France, il glisse à l'oreille de sa fille ces mots que Nadine n'oubliera jamais et qui feront le titre de ce livre :
- p. 29. « Tu sais si tu t'en sors, c'est une bien belle école ».
- **1^{ère} sélection**
- p. 33. Sur 470 femmes et 104 enfants de moins de 18 ans, une soixantaine seulement est entrée dans le camp. Tous les autres ont été dirigés vers la chambre à gaz. Toutes celles qui ont été sélectionnées, « entre dix-huit et vingt-cinq ans (la mère de Nadine, 44 ans était plus âgées, mais « paraissait très jeune ») de part leur âge et leur constitution avaient dû paraître aptes aux SS.
- p. 33.
- **La Sauna (ou Zona)**
- p. 34. • Les femmes doivent **se déshabiller**, entièrement nues, sous les « cris sauvages, *Schneller ! Schneller !* », sous la pluie de coups de bottes, des fouets qui claquent et des gifles.
Les bijoux que certaines pouvaient encore posséder sont « remis à une femme en civil ».
- p. 34. • **le tatouage**
« avec une aiguille et une encre spéciale... sur notre avant bras »
- p. 33. N° de Nadine : A 71 28.
N° de sa mère : A 71 27.
« A partir de ce moment, nous entrons dans une nouvelle vie. Nous ne sommes plus que des numéros ».
- p. 34. • **le rasage**

Les femmes qui ont attrapé des poux sont rasées, les autres, leurs cheveux sont coupés à la garçonne ».

p. 35.

p. 36.

- **l'étuve**, « véritable bain turc », puis la douche, « sans savon, ni gant de toilette, ni serviette ».

p. 36.

p. 37.

- **distribution de vêtements**
« Les vêtements avaient été désinfectés » ; « habillés de loques ».

p. 36.

« Nous devons nous rendre compte par la suite que c'était un privilège de porter l'uniforme rayé : tout le monde n'y avait pas droit ».

Quant aux **chaussures**, « il est impossible d'avoir une paire assortie, cela n'existe pas ».

Or quand on sait, le nombre d'heures passées debout, les heures de marche parfois pour se rendre aux champs (*Außenkommando*), la marche dans la boue, la neige ; on comprend combien avoir la chance de ne pas tomber « trop mal » pouvait être une chance en plus de survie. Combien ont eu à en souffrir ? Combien en sont mortes ?

- **la distribution de nourriture**

p. 37.

La faim, « compagne de chaque jour » travaillera les estomacs, provoquant étourdissements, évanouissements, décès, générant des disputes, des comportements bestiaux et l'obligation d'« organiser » pour ne pas mourir ».

Ration : 200 g de pain noir, « allongé à la sciure de bois » et couvert de moisissures, quelques grammes de matière grasse (margarine).

- **l'enregistrement des « prisonnières »**

Il est à noter, me semble-t-il, que Nadine Heftler n'emploie pas dans son livre, le terme si spécifique de « déporté(e) ». Elle préfère des mots "neutres" qui ne font pas référence à l'univers concentrationnaire, comme « femme », « jeune-fille », « enfant », « amie », « camarade », « pensionnaire » ; des pronoms personnels : « elles », « nous » ; des prénoms pour désigner celles qui lui sont chères : Odette mais surtout Estelle ; des noms rappelant l'appartenance nationale : les Françaises, les Russes, les Hongroises, les Autrichiennes, les Polonaises... mais aussi les Tsiganes... sans oublier le mot le plus beau et le plus doux, celui du réconfort et du bonheur passé : « Maman ».

p. 37.

Les prisonnières sont donc enregistrées au **bureau politique du camp**.

Des fiches sont établies pour chacune ; ainsi figurent les renseignements suivants :

p. 37.

- état civil,
- connaissances particulières,
- nombre de dents en or, pourquoi « les laisser perdre au four crématoire. Mieux valait les récupérer en temps utile ».

p. 37.

p. 38.

- **l'affectation au *Block***

« Maisonnette en pierre n°31 »

Il est environ 11 heures du soir. « Allongée à côté de Maman, je m'endors très vite, accablée de fatigue ».

LA QUARANTAINE

p. 46. Pour Nadine et sa mère, la quarantaine dura deux mois et demi. Cette période d'exclusion, anormalement longue s'explique par les différentes épidémies qui éclatèrent dans le *Block* n°31.

La quarantaine, hormis sa « vocation » sanitaire, était une période de sensibilisation avec le camp, les lieux, les habitants et les "us et coutumes".

p. 36.

p. 40.

p. 38.

- **les lieux : le *Block* : inconfort et entassement**

« maisonnette en pierre » occupée par environ 800 femmes, disposant pour « tout confort » d'un lit, ou *Coïa*. Des rangées de *Coïas*, de près de deux mètres de long, courraient de bout en bout du *Block*. « Edifices de planches de chacune trois étages », ils ne sont recouverts que d'une maigre paille. L'étage supérieur était le seul qui par sa hauteur, le séparant du plafond, permettait de se tenir assis.

L'étage inférieur, à 25 cm du sol, très humide est particulièrement inconfortable.

- **La population du camp**

- **les « pensionnaires »**

p. 40-41.

Elles apprennent très vite à leurs dépens : pour trouver une place pour se coucher, pour obtenir sa ration, pour éviter les coups, il faut être plus rapide, plus "rusée", plus débrouillarde que ses camarades. La solidarité n'est pas toujours de mise dans cette situation de violence et de misère extrêmes.

p. 40.

- **le personnel du camp** (la *Blockowa*, la *Schreiberin*, la *Stubowa* cf. vocabulaire p. 40-41)

« la *Blockowa*... nous compte et nous recompte maintes fois, aidée dans ce travail si délicat par la *Schreiberin*, et au besoin par une ou deux *Stubowas* ».

p. 41.

la *Kapo*

C'est la chef d'un *Kommando*

La plupart sont aryennes, prostituées ou détenues de droit commun.

p. 40.

Les *Kapos* ont un statut très privilégié par rapport aux déportées : non seulement, elles n'ont pas à craindre l'extermination par la chambre à gaz mais aussi, elles occupent des « emplois intéressants »... et elles recevaient des paquets et du courrier.

- **La vie au camp : « ses us-et-coutumes »**

La violence, tant verbale que physique, la faim et le manque

p. 40.	<p>d'hygiène sont omniprésents.</p> <ul style="list-style-type: none"> <p>la violence</p> <p>« aussitôt les coups de ceinture pleuvent » « les gifles redoublent de violence » « les coups de pied faisaient aussi partie du répertoire » « on matraquait »</p>
p. 43.	<ul style="list-style-type: none"> <p>la faim</p> <p>La nourriture, faut-il bien l'appeler comme cela, en quantité et en calories insuffisantes, était acheminée de la cuisine aux <i>Blocks</i> dans d'énormes baquets, portés à bout de bras (contenance d'environ une cinquantaine de litres). « La soupe » est avalée le plus souvent debout – interdiction de s'asseoir. Dans le cas présent, les femmes n'ont qu'une gamelle pour deux et n'ont pas de cuillère, les obligeant à « organiser » une demi-ration de pain pour s'en procurer une au « marché noir » et en attendant de laper comme des animaux, le fond de leur gamelle pour ne pas laisser perdre une goutte de cette précieuse et vitale mais infâme « soupe ».</p>
p. 44.	<ul style="list-style-type: none"> <p>l'absence d'hygiène</p> <p>* les lavabos</p> <p>« la toilette » était autorisée avec parcimonie : « on n'avait droit à y faire que de courtes apparitions ». « sans savon, ni serviette » « eau contaminée par le bacille d'Erbeth »</p> <p>* les cabinets d'aisances</p> <p>« énormes bâtiments sans aucune cloison, comprenant une cinquantaine de trous percés dans le ciment ». En dehors du fait qu'il fallait oublier sa pudeur en entrant, les toilettes sont des lieux où prolifèrent les microbes (les pauvres malheureuses sont souvent atteintes de la dysenterie).</p> <p>l'appel</p> <p>Dans le souvenir de tous, l'appel est toujours éprouvant. Dans l'obscurité parfois, battues par le vent, par la pluie, il leur a fallu rester debout, sans bouger, sans parler. Comptée quatre ou cinq fois, l'appel pouvait durer plusieurs heures. Et chaque jour, matin et soir, tout recommençait.</p>
p. 44.	<p>« Personne ne devait manquer, sous aucun prétexte (fût-il même mourant) sous peine de se voir roué de coups, jusqu'à la mort ».</p>
p. 45.	<p>« Chaque jour, plusieurs d'entre-nous perdaient connaissance pendant l'appel, mais leurs camarades les soutenaient tandis qu'elles étaient complètement inanimées ».</p> <p>Les jours s'écoulaient ainsi, en attendant de sortir de la quarantaine et d'être affectées dans un nouveau <i>Block</i> du camp de travail.</p>
p. 40	<p>Il est à noter que, en principe, on ne travaille pas, en quarantaine et pourtant Nadine et des camarades y furent</p>

- | | |
|--------|--|
| p. 42. | contraintes dès le premier jour : elles transportèrent de la « terre d'un tas sur un autre, travail par conséquent complètement inutile ». C'est pourquoi, elles apprennent vite |
| p. 46. | à se « planquer » avant que les <i>Kapos</i> ne viennent « les piquer » (choisir). |

Nadine et sa mère quittèrent la quarantaine après deux-mois et demi. Après avoir subi **une nouvelle sélection**, la deuxième depuis leur arrivée, elles entrèrent dans le camp de travail.

p. 51. « Le médecin allemand » [...] avait relevé [...] le matricule des plus maigres ».

Elles savaient qu'elles seraient affectées à un **Kommando de travail**, comme elles savaient que certains étaient moins durs que d'autres et que l'affectation dans l'un ou dans l'autre était « une **question de chance**. »

Nadine et sa mère travaillèrent ensemble à :

- **l'*Außenkommando* : le travail dans les champs**

Mai-août

Avant même d'avoir commencé à travailler, les femmes sont **exténuées** par **la longue marche** - six ou sept kilomètres, par les **coups** qui pleuvent sur celles qui ne marchent pas assez vite, par le port des instruments aratoires trop lourds.

p. 55.
p. 59.
p. 60. Les femmes sont aussi exténuées par la **dureté du travail** lui-même : retourner la terre « dure et sèche », sous le soleil de juin qui cogne sur les têtes que rien ne protège.

En outre à la fatigue et à la monotonie du travail, s'ajoute le sentiment d'inutilité, pire, de constater qu'« il s'agissait uniquement de **nous épuiser** ».

p. 64.
p. 51. C'est l'un des plus durs. Les femmes disaient d'ailleurs « qu'on n'y faisait pas long feu »

p. 80. Tandis que la mère de Nadine entre au *Revier* et que trop épuisée et malade elle sera sélectionnée pour la chambre à gaz (octobre 1944), Nadine décide d'échapper à l'*Außenkommando* dont le travail est vraiment trop pénible.

Sept. 1944

(8 jours) p. 73. Elle parvient à se faire admettre au *Krätzeblock* (*Block* de la gale), *Block* 11 où elle va pouvoir se reposer et reprendre des forces.

En outre, s'il a été possible à Nadine d'échapper quelquefois aux *Kommandos* de travail en se cachant et parce que le quota de « travailleuses » était atteint, le plus souvent, elle s'est épuisée à la tâche.

p. 78 ; p. 87.
p. 80. ■ **la construction d'une route**
« Il faut manier la pioche ou transporter de lourds pavés et c'est plus dur que jamais ».

Début nov.

■ **le Kommando de Rajsko** (15 jours de suite, p. 92.)
Il occupait environ 150 détenues au jardinage.
p. 88. Nadine est employée à déterrer des carottes blanches.
p. 89-90. « Il faut beaucoup d'énergie pour les sortir. La force nous manque de plus en plus ».
Un autre jour, elle extrait des carottes rouges et des betteraves à bestiaux.

- p. 90. La dureté du travail, ajoutée au froid et à la faim, fragilise la « résistance » de Nadine. Elle se dit même « tout à fait désespérée. »
- p. 93. Les travaux aux champs prendront fin avec un épanchement de synovie.
- p. 88-90.
 - Après une **sélection** pour la chambre à gaz, à laquelle participe Mengele, Nadine a la chance, 48 heures plus tard, d'être envoyée au **Block d'enfants** de Birkenau de novembre à fin décembre. Cette « parenthèse » sera étudiée ultérieurement.

AUSCHWITZ

- p. 131.
 - **nouvelle sélection**, le 27 décembre 1944 : Nadine et quatorze jeunes filles, parmi les plus grandes, sont envoyées à Auschwitz, camp principal situé à trois kilomètres de Birkenau.
- p. 137. Trois jours après leur arrivée on les fait travailler.
- Janvier**
 - **l'Union, usine d'armement (munitions)**
Nadine suppose qu'elle n'y a été employée que parce que les Allemands manquaient de main-d'œuvre.
Le travail consiste à remplir des boîtes avec des sortes de douilles en métal.
- p. 138. Le travail est certes fastidieux mais pas fatiguant.
Cependant les **journées sont démesurément longues**. Les nuits sont courtes, cinq heures de repos maximum en général, toujours précédées ou suivies de l'appel, véritable « torture » quand il dure des heures.
Le 18 janvier 1945, le camp d'Auschwitz-Birkenau est évacué car l'arrivée des Russes est imminente

LA MARCHÉ DE LA MORT

- Avant l'évacuation du **18 janvier 1945**, l'arrivée des Russes étant imminente, presque tout Birkenau avait déjà été évacué dans des transports successifs.
A cette époque, Nadine se trouve au camp des Tziganes ainsi nommé parce que, les Tziganes y avaient été "parqués" en famille, pour des raisons, dites raciales, jusqu'à cette nuit du début du mois d'Août 1944, où tous furent exterminés dans les chambres à gaz.
- p. 121.
- Au jour de l'évacuation donc, « il ne restait plus dans le camp des Tziganes que des malades, des personnes très faibles et incapables de tout travail, des femmes enceintes, de jeunes mères ou des enfants et des cadavres nus que Nadine découvre dans une baraque.
- p. 127.
- p. 128. Telle fut, dit-elle, « ma première vision des morts ».
- p. 141. **Les Russes n'arrivèrent à Auschwitz-Birkenau que huit jours plus tard. Un grand nombre de ceux qui furent laissés au camp, moururent de faim, de soif ou de maladie.**

p. 142. **Vers 11 heures du soir, des milliers d'hommes et de femmes sont jetés**, dans la plus grande confusion, **sur les routes**, en direction de l'ouest, autant dire vers l'Allemagne.

p. 142. L'évacuation du camp s'est effectuée dans une atmosphère tendue. Les SS étaient nerveux, menaçaient de leurs mitraillettes. Dans la bousculade indescriptible, ils ont tenté d'obtenir que les prisonniers se mettent en rang afin de les compter.

p. 144. Après la sortie du camp, « la marée humaine fut divisée en plusieurs contingents de 500 personnes ».

p. 142. La **marche de la mort** fut une épreuve **terrible** : « les souffrances n'étaient pas terminées, le pire appartenait encore à l'avenir ».

A deux reprises Nadine s'est retrouvée sur la route.

- **une première fois**, elle parcourt 70 km à pied, en deux jours et demi (du 18 janvier vers 23 heures au 21 janvier vers 10 h) avant de monter dans des wagons découverts pour Ravensbrück.

- **une deuxième fois**, lorsque le camp de Malchow est évacué. En marche pour Lübeck, ville qui se trouve à une centaine de kilomètres de là, Nadine est fort heureusement libérée, le lendemain, le 2 mai 1945.

Quelles ont été les conditions dans lesquelles se sont effectuées les marches de la mort ?

p. 142. • **le froid**
En Hiver, sur les plateaux de Haute Silésie, le froid est glacial. Les températures négatives descendent jusqu'à -30°C ; le vent souffle ; la neige recouvre les routes.

p. 142. • **la faim**
Ce sont des êtres humains aux corps terriblement amaigris que les SS jettent sur les routes. Nadine quitte Auschwitz sans avoir reçu sa ration de pain. Jusqu'à sa libération, la faim la fera terriblement souffrir. Ne dit-elle pas, « **nous mourons littéralement de faim** » ?

p. 146. La plupart du temps, il n'y a rien à manger et quand parfois, il y a une distribution de pain, la chaussette est vide, lorsqu'elle arrive à la hauteur de Nadine.

p. 146. Pendant cette première marche, Nadine a tenu, avec pour toute alimentation « une mince tranche, terriblement fine » que lui a donné une prisonnière qui avait pillé, ainsi que d'autres, la réserve à pain avant de partir. Le 23 janvier, alors qu'elle est sur les routes depuis cinq jours, elle reçoit d'une autre prisonnière, « une betterave à bestiaux, complètement gelée ». Pour se désaltérer et à défaut d'autre chose, elle « mange » des boules de neige.

p. 156. La lutte pour la vie est âpre : « elle dépend d'une bouchée de pain. Et dans un contexte si extrême **la loi du plus fort** l'a emportée sur la solidarité. « Quelques-unes déballent devant nous

p. 153. La lutte pour la vie est âpre : « elle dépend d'une bouchée de pain. Et dans un contexte si extrême **la loi du plus fort** l'a emportée sur la solidarité. « Quelques-unes déballent devant nous

pain et saucisson... mais personne ne nous offre quoi que ce soit ».

p. 156. Alors que les prisonnières croisent des STO et des civils allemands qui apitoyés leur donne du pain et des petits pains au lait, c'est chaque fois des **scènes de bagarre**, manifestations de désespoir. Ce sont « des quantités de bras démesurément longs, tendus à l'extrême, provenant de têtes hagardes et livides, complètement décharnées dont on ne voyait que la bouche et deux yeux terriblement exorbités, et au bout de ces bras, des mains nerveuses et maigres, dont les cinq doigts étaient écartés comme pour avoir plus de chances d'obtenir quelque chose ».

p. 157. A Ravensbrück, à Malchow, **les conditions d'approvisionnement**, sont, peut-on dire, encore pires, et **concourent à la mort** de milliers de personnes.

En effet, la population concentrationnaire est en surnombre. Le ravitaillement est totalement désorganisé. A Ravensbrück, on ne nous a « presque rien donné à manger... il n'y avait jamais assez de soupe, pour tout le monde ». Cependant, et sans savoir pourquoi, les prisonnières, « et c'était là un luxe », reçurent « quatre ou cinq fois » leur ration de pain ».

p. 160. **L'instinct de survie**, étant le plus fort (faut-il encore avoir quelques forces !) et alors que Nadine ne reçoit qu'un huitième de pain tout les trois ou quatre jours, elle décide avec Estelle, son amie, « **d'organiser de la soupe par n'importe quel moyen** » : elle s'approche à pas de loup et y (dans le bouteillon de soupe) plonge rapidement » sa « gamelle tandis qu'Estelle fait le guet pour le cas où surviendrait une *Lagerpolizei* »).

p. 164. La faim tiraille sans répit les ventres : toutes sont **affamées**, si bien qu'à Ravensbrück en février 1945... il n'existait pas un seul **bouteillon** de soupe qui ne fut **attaqué** dans son trajet de la cuisine au *Block* auquel il était destiné ».

p. 164. **La faim fait perdre la raison** : « nous sommes si affamées que nous en devenons enragés ».

p. 165. C'est dans cette situation de total dénuement que Nadine s'est sentie mourir : « **la vie me quitte peu à peu** ». Le "liquide clair", seul, ne lui aurait pas permis de survivre. En effet, rentrées au *Revier* pour un abcès à la gorge, elle **doit la vie à une doctresse yougoslave** qui l'a gardée une vingtaine de jours au lieu des quatre nécessaires à la soigner : « **j'étais mourante** en rentrant au *Revier* et en sortant j'avais repris quelques forces, de quoi durer encore une quinzaine de jours... et c'était juste ce qu'il fallait ». **De quoi est capable l'homme ? Le sait-il lui-même, tant qu'il n'est pas confronté à pareille situation.**

p. 177. Pour avancer encore et encore, pour ne pas flancher, Nadine a « dégusté » un petit morceau de vieux cheval qui gisait éventré, encore tout chaud. En outre, elle et les autres, se sont jetées sur une « brouette de pâtée » pour porcs, vidant le baquet en moins de deux minutes !

p. 182.

p. 184.

- **La marche**

Dans le froid, tenaillées par la faim, la marche difficile est exténuante. Elle contribue à part entière à l'épuisement des prisonnières.

- **mal chaussées** : aucune (ou presque) n'a une paire de chaussures assorties et adéquates par ce temps de grand froid. Nombreuses sont celles qui de ce fait ont du mal à marcher et qui ont les pieds gelés ». p. 142
- **mal habillées** : toutes ne sont pas enveloppées chaudement dans un édredon bien que présentant l'inconvénient d'être trop lourd. p. 144. p. 183.
- **la pénibilité de la marche** : les pieds s'enfoncent dans la neige, les pieds s'enfoncent dans les chemins sablonneux. Rendant la marche particulièrement « épouvantable ».
- **la peur de mourir**, d'être abattue froidement sur le bord de la route. Si le seul fait de marcher est une épreuve physique, la violence psychologique est pire encore. A quoi bon tant d'efforts pour finir d'une balle tirée à bout portant dans la tête ? p. 144. p. 144.
- « **Les retardataires...** sont impitoyablement **battues** et même **tuées** par les Allemands. « C'est une lutte continue entre la vie et la mort qui a pour enjeu quelques centimètres de terrain ». L'état de fatigue est tel que le sommeil est malgré tout parfois le plus fort. Ainsi, soutenue par Estelle et vice-versa, Nadine **a marché, en dormant.** p. 143.